



©Day Molina/Nalimo

« LA MODE PEUT ÊTRE UNE FORCE PROVOCATRICE, UN LANGAGE DE TRANSFORMATION »

Entretien avec Day Molina
Créatrice de mode



©Day Molina/Nalimo

BIOGRAPHIE :

Dayana Molina, connue sous le nom de Day Molina, est une créatrice de mode d'origine aymara et fulni-ô, reconnue pour son engagement en faveur de la décolonisation de la mode et de la promotion des cultures autochtones. Elle est la fondatrice du collectif Indígena Modas BR et du mouvement #descolonizeamoda, qui visent à renforcer la représentation indigène dans l'industrie de la mode au Brésil.

Avec plus de 16 ans d'expérience sur le marché latino-américain, Day Molina a créé sa propre marque, Nalimo, reflétant sa vision d'une mode authentique et consciente, intégrant des éléments culturels et des techniques artisanales ancestrales. Elle est également une intellectuelle engagée dans la recherche sur la mode durable et décoloniale.

Dans un échange avec Matheus Viegas Ferrari, Day Molina, créatrice et militante autochtone, partage sa vision d'une mode engagée, à la croisée de l'artisanat, de l'héritage culturel et de l'innovation éthique.

Propos recueillis en août 2023

Matheus Viegas Ferrari : Comment vous définiriez-vous en tant que créatrice et en quoi cela façonne-t-il votre travail ?

Day Molina : Je suis styliste et directrice créative de Nalimo, une marque que j'ai fondée. Originaire des peuples Aymará de l'Amazonie péruvienne et des Fulni-ô du nord-est brésilien, je suis une femme indigène. Mon parcours dans la mode s'étend sur 16 ans, débutant dans une grande chaîne de télévision à Rio de Janeiro. Mais bien avant cela, je travaillais déjà dans un studio de costumes, où j'ai découvert pour la première fois le sens profond que la mode pouvait avoir pour moi.

C'est à ce moment que j'ai commencé à comprendre que la mode pouvait dépasser ma perception initiale. Elle est devenue un langage, une manière de m'exprimer en tant que créatrice intuitive, nourrie par la nature, l'histoire des peuples indigènes, ma famille et mes expériences personnelles.

MVF : Qu'est-ce la mode pour vous ? Que représente-t-elle ?

DM : La mode a toujours été pour moi un domaine à la fois fascinant et provocateur. Enfant, grandissant en périphérie, je n'avais pas accès à cette mode que la société jugeait idéale, conforme à des normes préétablies. Cette réalité me semblait lointaine, un univers intrigant mais inaccessible, dans lequel je ne pouvais pas m'identifier.

Ce n'était pas par manque d'intérêt ou de désir, mais parce que ce monde de la mode était, par nature, excluant pour des individus comme moi.

Ce n'est qu'à l'âge adulte que j'ai vraiment compris que ce que ma famille accomplissait déjà à Pernambuco correspondait à ce qu'on entend par « mode ». Mon arrière-grand-mère, autodidacte, confectionnait des vêtements sur mesure. Cette tradition était directement ancrée dans l'histoire de ma famille, m'incitant ainsi à embrasser la création, la couture et à m'immerger dans cet univers au quotidien. À sept ans, je confiais à ma grand-mère : « *Quand je serai grande, je serai styliste* ». Elle me répondait alors : « *Ma chérie, être styliste n'est pas quelque chose de simple, ce n'est pas quelque chose de facile* », même si elle n'avait qu'une compréhension limitée de ce que cela signifiait réellement.

À l'âge de 16 ans, j'ai décidé de faire des études de sociologie et d'anthropologie, attirée par ces autres domaines qui me passionnaient. À ce moment-là, il m'est apparu que la mode n'était plus ma principale aspiration. Toutefois, dès mon entrée à l'université, j'ai rapidement pris conscience de l'importance de la façon dont je m'habillais, de la manière dont j'utilisais la mode comme un langage visuel personnel. Il ne s'agissait pas de la mode que l'on trouve en couverture de magazines, mais de celle que je créais au quotidien. Chaque fois que je confectionnais ou modifiais mes propres vêtements, les gens me questionnaient sur leur origine. C'est à cette époque que j'ai reçu une invitation à travailler dans un atelier, une opportunité qui me permettait de compléter mes revenus tout en continuant mes études.

Ce travail m'a fait réaliser que tout ce que j'avais fait jusque-là relevait déjà de la mode. J'ai commencé à voir ce domaine sous un autre angle, surtout en découvrant les opportunités qui s'offraient à moi à mesure que je me démarquais. Progressivement, j'ai délaissé mes cours à l'université, tandis que mon engagement dans la mode prenait de plus en plus d'importance. Bien que j'aie toujours eu un regard critique sur la mode, c'est à cette époque que j'ai commencé à percevoir qu'il existait des manières plus éthiques et durables de la pratiquer. J'ai abandonné mes études de sociologie pour faire cinq ans d'études de mode à Buenos Aires grâce à une bourse.

MVF : Comment votre approche se distingue-t-elle du standard eurocentrique souvent véhiculé par la mode au Brésil, un pays pourtant à majorité non blanche ?

DM : Les femmes indigènes comme moi n'ont jamais trouvé de représentation significative dans les sphères traditionnelles de la mode, comme les couvertures de magazines. À l'instar de nombreuses jeunes filles qui ont grandi dans les années 1990, je ne me voyais pas en couverture de magazine, souvent dépeinte de manière eurocentrée et élitiste. Ces femmes blondes, aux yeux bleus, à la peau blanche et aux taches de rousseur constituaient un standard esthétique impossible à atteindre. Ce modèle permettait de valoriser certaines compétences et formes de beauté comme étant positives, plaisantes et intéressantes. Cependant, il minait également la confiance en soi des femmes qui grandissaient sans se reconnaître ; la plupart du temps, des femmes racisées comme moi, ma sœur, ma famille. Cela créait un fossé dans mon estime de moi, car nous, femmes indigènes, ne nous retrouvions jamais dans des rôles de représentation artistique, dans les canons de beauté, en tant que chanteuses, actrices ou animatrices de télévision.

Nous vivons sur un territoire autochtone, une terre ancestrale, l'Abya Yala, un continent indigène colonisé et exploité, mais qui poursuit un processus de résistance dans la déconstruction des normes de beauté, de ce qui est bien, beau

et agréable. Créer sur ce continent exige de nouveaux imaginaires, de nouvelles figures, de nouvelles personnalités, de nouveaux acteurs qui ont longtemps parlé de notre art, de notre existence, de nos coutumes, de nos habitudes et de notre culture. Aujourd'hui, nous devons parler en notre nom. J'utilise la mode comme un outil de lutte.

Ce processus est révolutionnaire et puissant, car il permet aux jeunes filles indigènes de grandir avec de nombreux modèles à suivre. J'ai été la première femme indigène à aborder la mode sous un angle décolonial, à la considérer avec une profonde critique tout en y apportant de la bienveillance, en brisant les comportements courants de l'industrie, tels que la non-valorisation, voire la déshumanisation des individus. Nalimo, la marque que j'ai créée, n'est pas seulement une marque, c'est aussi un mouvement. J'utilise la mode pour mettre en lumière la beauté des différentes ethnies qui collaborent avec moi. J'utilise la mode pour démanteler des systèmes extrêmement oppressants, pour renforcer la confiance en soi, la force et l'autonomisation des femmes indigènes. La mode est pour moi un agent de transformation qui doit aider les jeunes filles qui rêvent d'un avenir, tout comme je le fais, à l'envisager avec sérénité. J'ai le désir de créer de nouveaux modèles, de laisser un héritage pour que d'autres jeunes filles puissent rêver d'occuper cet espace, car c'est le plus bel aspect de la mode sur ce continent.

©Day Molina/Nalimo



MVF : Il est intéressant que vous évoquiez *Abya Yala*, le nom donné au continent américain, sans faire allusion au colonisateur Amerigo Vespucci. Cette lecture cosmopolitique, au détriment du récit de l'État-nation, favorise l'interprétation de la nature comme bien commun de l'humanité, au-delà des frontières géopolitiques. Néanmoins, en matière de mode, ce sont des espaces comme Paris qui imprègnent un certain imaginaire. Comment votre travail et surtout votre marque, s'inscrivent-ils dans cette dialectique entre le local et le global ?

DM : J'ai créé avec la mannequin indigène Zaya le collectif Indígena Modas BR qui se trouve à cheval entre des villes comme New York et Paris. Nous croyons que les créateurs de modèles à suivre ne se trouvent pas dans les médias ou sous les feux de la rampe, mais bien au cœur des communautés autochtones, les *aldeias*. Le travail social que j'entreprends auprès des peuples Kayapó et Krahô, ainsi que de nombreuses autres femmes indigènes, revêt une importance cruciale pour restaurer notre estime de soi et surtout pour que notre culture soit diffusée par nous-mêmes, afin de ne pas être représentée par autrui. La mode brésilienne exportée est encore souvent associée à une élite et ne reflète pas à l'international la diversité de notre pays. Cette mode reste superficielle. Notre diversité culturelle ethnique, raciale, créative, nos multiples récits, histoires et réalités - tout cela reste largement méconnu. À l'étranger, le Brésil est souvent réduit à des motifs tropicaux, avec des couleurs flamboyantes, des textures exubérantes et des mouvements exagérés. Le véritable Brésil se trouve au sol, dans les nuances de rouge du roucou (un arbre tropical dont on consomme les graines), dans le noir du fruit genipapo, dans le domaine de la spiritualité, de l'ancestralité, de la musique, des cercles de samba, de la capoeira, des chants sacrés et de nombreuses autres expressions culturelles.

Dans ce contexte, Nalimo va bien au-delà d'un simple atelier. C'est une marque militante qui réaffirme un espace de puissance et une profonde connexion avec notre identité. Pour la première fois, le Brésil a réussi à reconnaître la puissance de notre héritage ancestral dans la mode. Nul besoin pour cela d'utiliser





©Day Molina/Nalimo

dans les vêtements des motifs et des codes que je considère comme sacrés et inappropriés pour le commerce. Je cherche au contraire à provoquer un mouvement en faveur d'une mode plus minimaliste qui utilise le symbolisme propre à chaque couleur : le rouge de roucou ; le noir du genipapo ; le marron des différentes nuances de terre, des différents tons de peau et le blanc de notre spiritualité. Je cherche ainsi à créer une mode qui raconte des histoires, qui peut transmettre d'autres langages au-delà de l'esthétique et qui contribue profondément à la représentativité indigène au Brésil.

Notre affirmation passe aussi par la mise en avant de nos visages et de nos corps qu'on n'est tant habitué à voir uniquement dans des situations de misère, de douleur et de marginalité. C'est pourquoi, dès 2017, alors que les agences de mannequins prétendaient qu'il n'existait pas de mannequins indigènes, nous avons organisé nos premiers castings indépendants. Nalimo cherche ainsi à contribuer au changement structurel et systémique de l'industrie de la mode.



MVF : Quelle stratégie de partenariat poursuivez-vous pour donner de l'ampleur à votre initiative, au Brésil et à l'international ?

DM : La crise climatique n'est pas seulement écologique, elle menace aussi la survie de nos peuples millénaires et de leurs savoirs ancestraux, transmis oralement et souvent sous-estimés. Grandir dans une famille indigène, c'est apprendre à valoriser cette transmission et à en reconnaître la richesse. Ma génération porte la responsabilité de préserver ces héritages et de lutter pour l'environnement. C'est pourquoi je recherche des collaborations qui me permettront d'amplifier nos voix à l'échelle mondiale. Nous cherchons à soutenir des initiatives qui sont en accord avec les nôtres, celles qui défendent la préservation de la forêt, qui s'engagent en faveur de la question socio-économique et qui veillent à ce que les populations forestières autochtones puissent demeurer dans leur lieu d'origine, en défendant avant tout les individus qui

protègent notre planète et qui sont souvent aussi les plus vulnérables face aux changements en cours. À titre d'exemple, en juillet 2023, Nalimo a défilé aux côtés de la marque de baskets franco-brésilienne Veja qui partage nos valeurs en matière de préservation environnementale dans le processus d'extraction du caoutchouc. Ce type de partenariat renforce notre valeur, y compris sur le plan économique, parce qu'il est le reflet de nos valeurs éthiques et sociales.

L'un des objectifs de Nalimo est de devenir une voix de plus en plus plurielle, de plus en plus globale, de manière à ne plus se limiter à un simple murmure local mais à devenir un catalyseur de changements structurels en créant des caisses de résonance dans d'autres pays. Je souhaite donc à l'avenir investir le marché français. Paris, avec son histoire et son rôle central dans la définition de la mode, reste une capitale incontournable. Y présenter mes collections, y déployer la force provocatrice de la mode capable de remettre en question ce qui est présenté comme universel serait un défi incroyable.



MVF : Quelles figures vous ont inspirées ?

DM : Mon regard sur le monde, plus authentique et connecté, s'enracine dans des valeurs esthétiques, morales et sociales, profondément inspirées par ma grand-mère Nana. Elle a été une figure essentielle dans ma vie, incarnant la présence, la spiritualité et l'esthétique. Je lui suis immensément reconnaissante pour les efforts qu'elle a déployés pour que je puisse occuper la place qui est la mienne aujourd'hui.

Longtemps, j'ai cru n'avoir aucune référence dans mon enfance. Aujourd'hui, je comprends que ma grand-mère Nana a toujours été cette grande référence, un arbre puissant dont je suis la graine. À travers elle, je porte la force, la diversité et la vérité des femmes qui m'ont précédée.

Ces femmes m'accompagnent dans tous les espaces que j'investis. Je n'y arriverai jamais seule et je ne veux pas y arriver seule. Leur héritage me guide, m'aide et m'enseigne encore aujourd'hui. Pour nous, peuples indigènes, cette relation avec nos ancêtres ne s'arrête pas avec la mort.

MVF : Comment vous projetez-vous dans l'avenir ?

DM : J'imagine un avenir collectif pour Nalimo, basé sur des projets à long terme en collaboration avec les communautés indigènes. Je souhaite créer un institut qui permettrait à d'autres jeunes filles, comme moi, d'étudier les métiers de la mode. Je pense que mon rêve le plus beau et le plus cher est de voir les jeunes suivre un chemin dans un monde où notre présence ne sera plus stéréotypée.

Je me projette aussi dans d'autres sphères. Il est essentiel que nous accédions à des postes de pouvoir et de décision pour que nos voix soient enfin entendues. Je me vois collaborer avec de grands magazines, peut-être au sein d'un conseil éditorial, pour développer des projets qui apportent une vraie transformation sociale.

Cependant, je resterai toujours liée à Nalimo. C'est le projet le plus précieux de ma vie, l'ancrage où je puise ma force et qui me permet de rester fidèle à mes convictions.

